

Le sujet

Du flux au tourbillon. Merleau-Ponty entre Husserl et Freud¹

Paul Ducros

Philopsis : Revue numérique
<http://www.philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Tout philosophe, tout vrai philosophe, institue et fonde sa pensée propre dans un rapport à la tradition, fait de reprise et aussi de rejet. Merleau-Ponty ne déroge pas à cette loi, et si le rapport à ses contemporains (à Sartre notamment²) consiste essentiellement en un rejet, il est beaucoup plus subtil, plus *ambigu* à l'égard de Husserl, dont il reprend la démarche mais pour la prolonger au point de la dépasser. Si, en tant que phénoménologue, Merleau-Ponty est husserlien il s'oppose à la dimension encore idéaliste de la pensée de Husserl et veut prolonger la phénoménologie – pour qu'elle trouve sa vérité – au-delà de Husserl³. Dès lors il n'est peut-être pas exagéré de dire que *toute* la pensée de Merleau-Ponty est une *explication* avec Husserl⁴, dans laquelle le phénoménologue affirme sa dette à l'égard de Husserl mais aussi souligne les insuffisances de ce dernier pour indiquer le point vers lequel la phénoménologie doit se diriger.

Dans cette *explication* avec Husserl, Merleau-Ponty convoque des champs culturels, des institutions symboliques de sens non philosophiques : l'art (essentiellement la peinture), la littérature (Proust – j'y reviendrai –, Claudel, Simon, etc.) et aussi la psychanalyse freudienne. En tant qu'institutions de sens ne relevant pas de l'idéalité mais immanentes à la

¹ Ce texte est une version remaniée d'une conférence tenue le 20 Juin 2009 lors de la journée d'études consacrée à "Merleau-Ponty et la psychanalyse" organisée par la *Société française de Daseinsanalyse*.

² Sur ce point, il faut se référer à toute la partie « Interrogation et dialectique », in *Le visible et l'invisible*, Gallimard, 1964, p. 75 à 141.

³ « Le philosophe et son ombre », in *Signes*, Gallimard, 1960, p. 201 à 228.

⁴ Cette *explication* est présente dès la *Phénoménologie de la perception*.

facticité de l'expérience⁵, elles permettent de révéler les insuffisances de l'idéalisme husserlien et d'indiquer l'horizon pour la phénoménologie authentique.

C'est très exactement un tel geste de pensée que Merleau-Ponty accomplit dans une de ses plus célèbres *Notes de travail*, celle d'avril 1960 intitulée : « Passé *indestructible* et analytique intentionnelle, – et ontologie »⁶. Il s'agit de partir du *flux* en tant que forme du temps originaire telle que Husserl la thématise⁷, pour s'en dégager jusqu'à penser une forme plus originaire, capable de fonder le flux lui-même, et qui sera le *tourbillon*. Le *tourbillon* est impliqué dans le *flux* qui ne le pense pourtant pas, et c'est la tâche de la phénoménologie de le révéler. Il s'agit donc bien de partir de Husserl pour aller au-delà de lui. Or Merleau-Ponty accomplit ce mouvement de pensée très précis avec l'appui de la psychanalyse, mieux encore par elle. Les dimensions révélées par Freud permettent de s'expliquer avec Husserl. La dimension d'un passé pur, présente dans les cas cliniques exposés par Freud mais aussi dans sa métapsychologie, révèle factuellement l'insuffisance d'une pensée du temps liée à la seule conscience du présent. Cependant le geste de pensée merleau-pontien est plus subtil encore car ce n'est pas seulement la psychanalyse mais aussi la littérature, avec Baudelaire mais surtout avec Proust, qui permet au phénoménologue français de dépasser le flux pour le tourbillon. Ainsi, Merleau-Ponty interprète Freud par Proust pour s'opposer à Husserl, dont il est pourtant parti, et conquérir ce nouvel horizon pour la phénoménologie.

C'est ce geste de pensée que je voudrais suivre plus précisément, pour en donner les implications, tant phénoménologiques que quant au sens que la phénoménologie peut conférer à la psychanalyse et que celle-ci peut, en retour, lui donner.

La critique merleau-pontienne de l'idéalisme husserlien a, parmi ses sources principales, la *Sixième Méditation cartésienne* et l'interprétation du *spectateur désengagé* par Fink⁸. Les différentes réductions de la phénoménologie culminent dans la *scission du moi*, entre le moi transcendantal constituant et le moi du phénoménologue qui contemple cette constitution en la décrivant et en la pensant mais en demeurant désormais, par son regard, extérieur à elle qui est pourtant sa vie réelle. Si le moi du phénoménologue est à l'origine le même moi que celui de la subjectivité constituante, il s'est séparé d'elle en devenant le spectateur désengagé et désintéressé. Tel est le sens culminant de l'idéalisme husserlien qui institue,

⁵ « Les sciences de l'homme et la philosophie », in *Parcours II*, Verdier, 2000, p. 49 à 128.

⁶ *Le visible et l'invisible*, op. cit. p. 296 à 298. L'importance de cette note a été soulignée par Mauro Carbone dans un article : « Un temps plus loin que l'Inde et que la Chine : rayons de passé et de monde dans le dernier Merleau-Ponty », in *Alter*, n° 16, 2008, p. 127 à 138.

⁷ Les textes de Husserl auxquels Merleau-Ponty pouvait se référer sont très nombreux, mais on peut plus particulièrement insister sur le § 39 des *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, tr. H. Dussort, PUF, 1964, p. 105 à 109 ou le chapitre I (« La forme transcendantale du temps et le flux de la vie transcendantale de la subjectivité ») de la Section III de *Philosophie première*, tr. A. Kelkel, PUF, 1972, p. 117 à 122.

⁸ Fink, *Sixième Méditation cartésienne. L'idée d'une théorie transcendantale de la méthode*, tr. N. Depraz, Millon, 1994.

au bout du compte, une égoïté *kosmothéorique* extérieure au monde dont elle observe et décrit les formes de constitution elles-mêmes subjectives. C'est ce moi du phénoménologue spectateur désincarné qui révèle que les actes sont dans une continuité temporelle qui est celle du flux (*Fluss*). Le flux, la métaphore du flux, est la forme des actes telle qu'elle est désormais vue par le regard du spectateur qui ne les accomplit plus. Le phénoménologue vit selon une vie propre qui n'est plus celle des actes qu'il a accomplis et même qu'il continue d'accomplir.

Cependant, aux yeux de Merleau-Ponty, ce n'est là qu'une illusion – que l'on peut qualifier de transcendantale – propre à l'idéalisme. En effet toute conscience réflexive reste liée à ce dont elle est issue, à ses propres vécus, mais s'étant en même temps séparée de leur fond elle les interprète depuis elle-même, depuis son nouveau statut qu'elle a cru avoir conquis. Or la conscience réflexive du spectateur désengagé, sa pureté supposée, relève du seul présent en tant qu'acte pur absolument présent à lui-même. L'identité à soi de l'ego est celle d'un acte présent qui ne se conquiert que dans l'institution du spectateur désengagé. Aussi est-ce depuis cette dimension que le flux est interprété ; plus précisément, parler de flux, c'est interpréter le fond de la subjectivité depuis le présent de l'ego du spectateur désengagé. Ainsi ce fond apparaît comme suite continue d'instantanés présents. Le phénoménologue pense les multiples formes d'apparition, et en ultime instance il doit donc exhiber l'apparition de la subjectivité à elle-même ou plutôt – à partir de la scission – de la subjectivité à l'ego ; mais cette exhibition est une interprétation depuis l'ego qui, en tant qu'il n'est que présent, pense la subjectivité comme composée d'instantanés présents. Chacun n'est qu'un acte intentionnel présent, visant son objet propre comme présent selon le modèle prégnant de l'acte objectivant. Les multiples actes, en tant que présents, sont donc distincts d'eux-mêmes, séparés, essentiellement discrets. Un acte présent étant essentiellement présent à lui-même, il est nécessairement séparé, coupé des autres. Leurs liens, leurs rapports mutuels qui adviennent pourtant tout aussi nécessairement (et que le phénoménologue ne peut évacuer, puisqu'il veut exhiber l'apparition même des phénomènes – jusqu'à ceux inapparents de la forme de la subjectivité) seront alors interprétés comme une suite continue d'actes mais qui, en tant qu'elle est imprégnée du modèle aristotélicien du continu ne dépassera pas, bien au contraire, leur séparation⁹.

⁹ En *Physique* V, 3 (226 b 34-227 b 2) Aristote distingue le *successif* (*ephexès*) – qui caractérise le rapport entre deux choses qui ne sont pas séparées par une troisième du même genre qu'elles – du *contigu* (*echomenon*) – qui caractérise deux choses successives mais en contact entre elles – et du *continu* (*sunéchès*) – qui caractérise deux choses contiguës en contact par leurs extrémités qu'elles partagent. Ainsi deux choses continues ont la même extrémité. Elles partagent une même dimension mais n'en demeurent pas moins séparées l'une de l'autre, rigoureusement distinctes, chacune étant un présent. Une divisibilité peut s'ensuivre, la suite peut être multipliée en autant d'étants qui seront distincts les uns des autres. Le continu est une suite d'éléments présents séparés les uns des autres, et se constitue à partir du primat ontologique du présent. Ce modèle est à l'œuvre dans le flux husserlien qui n'est, aux yeux de Merleau-Ponty, qu'une suite d'instantanés présents interprétés à partir de la présence à soi du spectateur désengagé. Que le modèle du continu, comme modèle du temps, se soit déplacé – chez Husserl – d'un temps objectif à un temps subjectif ne change rien au modèle ontologique ici à l'œuvre : le primat du présent. Il est même renforcé lorsqu'il est pensé depuis l'acte présent de la réflexion, qui rejaillit sur la forme de tout vécu. L'interprète

Le flux étant insuffisant, cette *Note de travail* d'Avril 1960 veut le dépasser pour le tourbillon. Soulignons tout d'abord que ce dépassement est celui du phénoménologique par l'ontologique. Le *tourbillon* est manifestement la forme dynamique du chiasme et de l'entrelacs, il est la réversibilité notamment du temps et de l'espace. Le tourbillon est ainsi une forme de l'Être et pas seulement la forme d'apparition de la conscience à elle-même dans la seule temporalité subjective qu'était le flux husserlien. La forme ontologique universelle du tourbillon n'en sera pas moins celle de la subjectivité elle-même (déterminée ontologiquement par Merleau-Ponty) dans sa dimension temporelle : la vie du sujet n'est pas essentiellement fluente mais tourbillonnante.

Plus précisément le tourbillon est annoncé dans et par le flux, lorsque le flux (*Fluss*) est *écoulement* (*Ablauf*). Husserl a pressenti le tourbillon lorsqu'il parle de l'écoulement des vécus¹⁰. Par lui il s'agit de penser les actes de la conscience indépendamment de leur visée intentionnelle, comme relevant d'un hylétique plus originaire que toute dimension noétique¹¹. Il s'agit d'une dimension de la subjectivité qui n'est pas celle des *actes* de la conscience et dans laquelle ces actes sont toujours déjà pris. Du même coup les vécus ne sont plus distincts, séparés les uns des autres, mais passent l'un dans l'autre de telle sorte que chacun est déjà un autre tout en demeurant encore le précédent. Chaque vécu, s'écoulant, est une altération ainsi que le tout des vécus qui ne cesse de s'écouler. Tout en étant différents les vécus sont dans une indistinction, dans une non séparation. Toutefois, aux yeux de Merleau-Ponty, le flux – même comme *Ablauf* – ne peut qu'échouer à penser le sens originaire de la vie et de l'Être car il demeure l'écoulement d'actes intentionnels ayant chacun leurs *filis intentionnels*¹² propres et demeurant donc distincts, séparés, parce que toujours considérés depuis le moi kosmothéorique du spectateur désengagé qu'est le phénoménologue. Le tourbillon, lui, révélera la dimension que le flux comme écoulement présentait mais ne posait jamais.

Le *tourbillon* – telle est son étymologie – dit le *trouble*, c'est-à-dire l'*obscurité* et la *confusion* de nos vécus. Contrairement à ce que préconise la pensée classique – et que Husserl, aux yeux de Merleau-Ponty, reprend dans sa conception de la visée noétique – nos vécus ne sont pas (ni même ne tendent à être) clairs et distincts. S'ils s'ouvrent à l'extériorité, ce n'est pas selon une visée théorétique qui saisit en propre ou qui tend à cette saisie en propre. Nos vécus ne sont pas des actes, mais sont ouverts passivement à un monde ouvert à eux qui, les envahissant, ne peut que les plonger dans la confusion. Et si la réflexivité phénoménologique a pour tâche de clarifier cette dimension ce sera pour en révéler le sens originairement indistinct au point d'ailleurs que la parole phénoménologique devra dire cette non clarté, qui est le sens originaire, en usant de métaphores et de *voies (voix) indirectes*.

ne peut ici qu'être frappé par la proximité des critiques merleau-pontienne et derridienne sur Husserl.

¹⁰ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 297.

¹¹ Voir *Philosophie première*, op. cit.

¹² *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 298.

Le tourbillon dit aussi le mouvement, *rapide*, et non plus la lente régularité du flux¹³. C'est d'ailleurs cette rapidité qui fait le trouble. La rapidité du mouvement tourbillonnant fait que les vécus ne sont pas dans un enchaînement continu, mais se mêlent et s'entrechoquent. Tourbillonnant, et non plus fluant, les vécus perdent leur distinction mutuelle et ne sont plus dans une continuité mais dans un entremêlement dans lequel ils empiètent les uns sur les autres. L'empiètement est la figure d'un rapport entre vécus, différents mais liés les uns aux autres, de telle sorte que chacun est encore le précédent et déjà le suivant. Et c'est la vitesse même du tourbillon qui génère l'empiètement. Empiétant les uns sur les autres, les vécus n'ont plus d'intériorité propre mais sont ouverts les uns aux autres. C'est bien le modèle classique (venant d'Aristote) du continu qui est ici dépassé car les vécus ne sont pas liés dans leur séparation et à partir d'elle, mais bien mêlés entre eux par leur différence. S'il n'y a plus de séparation d'un vécu à l'autre, si un vécu est lié aux autres c'est parce qu'une dimension commune les lie les uns aux autres. Si un vécu empiète sur un autre c'est parce qu'une dimension de fond les pénètre tous et empiète sur chacun.

Le tourbillon est ce mouvement rapide des vécus qui s'entrechoquent et s'interpénètrent, car il se structure autour d'un point vide, un point d'absence. Tout tourbillonne autour de ce point qui est plutôt un *axe*¹⁴ et dont la vacuité insuffle la dynamique de l'empiètement. Ce point-axe vide n'est pas un néant car il est fondamentalement motivant des vécus dans leur tourbillonnement. Il faut en effet concevoir qu'il pénètre chacun des vécus de telle sorte qu'ils s'interpénètrent mutuellement. Si les vécus empiètent les uns sur les autres par leur *promiscuité* c'est parce que l'axe générateur empiète sur chacun. Motivant de la sorte, l'axe générateur a un sens en tant qu'il est diffracté dans chaque vécu, mais de telle sorte que chaque vécu n'a de sens qu'habité par lui. Il faut se représenter les vécus tourbillonnant comme étant les vécus présents (ceux que Husserl pensait dans la continuité du flux) mais qui n'ont alors de sens que portés par une dimension absente qui ne peut alors qu'être passée, qui est *passé originaire*. La pensée du tourbillon est alors celle d'une temporalité dans laquelle le passé empiète sur le présent, de telle sorte qu'il génère l'empiètement des instants présents que Husserl pouvait pressentir dans la pensée de l'écoulement. Mais ce dernier demeure résolument insuffisant par rapport à une pensée qui est fondamentalement simultanée, du présent et du passé, du passé et du présent, dans laquelle le passé habite le présent et fait sa présence même. Ce n'est pas seulement l'instant tout juste passé qui empiète sur celui qui le suit immédiatement, mais tous les vécus qui s'entrepénètrent parce qu'ils sont habités par le passé pur. La temporalité est toute entière simultanée des présents et du passé au présent.

Le tourbillon est ainsi la forme de l'*institution*, en tant que concept de « ces événements d'une expérience qui la dotent de dimensions durables, par rapport auxquelles toute une série d'autres expériences auront sens »¹⁵, l'institution caractérise en effet ces « événements qui déposent en moi un

¹³ À vrai dire le flux n'est pas même lent, il est plutôt la constance de l'écoulement quelle que soit la vitesse de celui-ci. Au-delà, ou plutôt en deçà, des vitesses de débit, il y a écoulement.

¹⁴ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 297.

¹⁵ *Résumés de cours (Collège de France, 1952-1960)*, Gallimard, 1968, p. 61.

sens, non pas à titre de survivance et de résidu, mais comme appel à une suite, exigence d'un avenir »¹⁶. Des impressions originaires, à l'intensité particulière, m'ont effracté et se sont absentes à cause de l'intensité même de leur effraction, mais de telle sorte que leur absentification fait d'elles un passé qui continue d'irradier le présent. L'événement instituant n'est pas un présent qui demeure en tant que présent, mais l'intensité d'une expérience qui ne peut qu'être refoulée mais pour continuer d'avoir sens en tant que passé portant le présent. L'institution, en tant que passé pur originaire, ne peut irradier le présent en le pénétrant qu'en le faisant tourbillonner puisqu'elle tourbillonne en lui.

Cette pensée d'un passé pur originaire qui irradie le présent en le faisant tourbillonner, cette pensée du tourbillon fondé par une institution qui a pour sens d'être passé, Merleau-Ponty la fonde par la psychanalyse. Il ne me paraît pas exagéré de considérer que la psychanalyse est l'institution de la pensée du tourbillon.

Contre Husserl, contre la pensée d'un temps subjectif continu, Merleau-Ponty veut penser une temporalité de la simultanéité qui est une pensée explicitement énoncée par Freud¹⁷, et dont la dimension philosophique est le tourbillon. La philosophie est ici instituée par la psychanalyse, et la phénoménologie élève ainsi la psychanalyse à sa dimension philosophique.

La simultanéité réversible et tourbillonnante est fondée (instituée) par le passé pur. Merleau-Ponty débute d'ailleurs sa *Note d'Avril 1960* en affirmant que cette pensée d'un passé originaire, cette pensée de l'impression événementielle qui s'est absentée lors de son avènement, est à l'œuvre dans la pensée freudienne de *l'Inconscient indestructible* en tant que *passé indestructible*¹⁸. Les cas cliniques analysés par Freud – pensons ici à *l'homme aux loups* auquel Merleau-Ponty s'est intéressé¹⁹ – révèlent bien des expériences passées fondatrices de tout un destin, mais qui se sont bien absentes et ne rejailliront pas dans leur identité. Si l'homme aux loups est fondé par le spectacle de la scène originaire, elle a été refoulée pour devenir passé mais rejaillir, avec son intensité affective, dans Grouscha, dans la poire et enfin dans le papillon²⁰. Ces différents objets, liés à des affects, se lient associativement, selon des déplacements et des condensations, car ils empiètent les uns sur les autres puisque la scène originaire, dans son absentification même, empiète sur eux, étant donné qu'elle empiète sur l'ensemble de la vie du sujet.

Il faut ici affirmer que le processus primaire est tourbillon, que la pensée philosophique du tourbillon est instituée par les mises à jour freudiennes du processus primaire. Mais il faudra aussi ajouter que la pensée du tourbillon permet de rendre compte de dimensions de la psychanalyse qui

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Il suffit pour cela de se référer aux toutes dernières lignes de *L'interprétation des rêves*, tr. I. Meyerson et D. Berger, PUF, 1967, p. 527.

¹⁸ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 296.

¹⁹ Notamment dans la *Note de travail de Mars 1960* : « Rayons de passé, de monde », in *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 293-294.

²⁰ Freud « L'homme aux loups », in *Cinq psychanalyses*, tr. M. Bonaparte et R. Loewenstein, PUF, 1954, p. 392-398.

pouvaient gêner Merleau-Ponty. Ce dernier peut en effet souligner qu'« on est toujours frappé du fait que Freud, semble-t-il, veut toujours renverser les choses et ne pas les prendre comme elles apparaissent »²¹ et presque regretter « ce pullulement d'associations du coq à l'âne »²². Les syncopes interprétatives de Freud, qui reprennent les associations sans continuité du processus primaire, et qui pouvaient surprendre Merleau-Ponty lorsqu'il soulignait qu'il n'était « ni analysé, ni analyste »²³, acquièrent leur signification par le tourbillon qui permet de penser un lien, une mise en rapport, sans le primat du continu. Le tourbillon est bien la dimension philosophique du processus primaire et donc de l'Inconscient.

Cependant – répétons-le – le plus déterminant pour Merleau-Ponty dans cette pensée du tourbillon est l'*institution d'une vie par un passé riche de l'avenir qu'il contient*. Une expérience passée, parce que refoulée, porte une existence et son futur selon toutes ses formes : de la permanence d'un passé qui ne passe pas, jusqu'à un oubli de ce passé mais qui n'aura été possible que par le caractère de l'événementialité instituante qu'il est. Qu'un passé instituant reste quasi présent pour une existence ou qu'il ait disparu et ne se manifeste plus, est fonction de sa dimension propre, au point qu'il faut considérer que le passé (tout passé) est toujours, en tant que passé, fondamentalement instituant et que ma vie présente est par ce qu'elle a été.

Cette primauté instituante du passé, partagée par Freud comme par Merleau-Ponty (dont certaines dimensions sont instituées par Freud et révélées philosophiquement par Merleau-Ponty, et qui ont probablement pour source la pensée de Schelling²⁴), possède une dimension spécifiquement merleau-pontienne mais que le philosophe a pu trouver chez le psychanalyste jusqu'à pouvoir éclairer et donner sens à l'expérience de ce dernier.

Considérer que le passé, jusque dans son oubli, anime une vie présente ouverte à son avenir et donne à sa durée son sens, signifie penser ces expériences originaires comme étant elles-mêmes pleines de sens. L'institution, aussi puissamment refoulée qu'elle puisse l'être, n'est pas une dimension qui se soustrait à l'existence qu'elle fonde. Son absence n'est pas son absentification néantisante qui la relègue au rang de non-sens ou de hors-sens. La subjectivité ne déploie pas sa propre vie sur un forclos privé de sens. L'institution, jusque dans la violence possible de son événementialité, est sens et ne peut irradier la vie que du sens qu'elle est nécessairement. Merleau-Ponty thématise l'événementialité instituante comme une expérience de la passivité, peut-être même d'une archi-passivité, mais qui n'en est pas moins déjà vie, car elle ne peut fonder une vie qu'à être elle-même déjà vie et donc sens. Merleau-Ponty nous paraît l'exprimer pleinement lorsqu'il parle de ce passé originaire comme d'un *noème sans noèse*²⁵. Que le passé soit noème signifie bien qu'il est sens, ainsi que peut le penser toute phénoménologie, et qu'il soit sans noèse signifie que le sens n'est pas donné par une égoïté active vivant dans les seuls actes présents ainsi que le pense encore Husserl aux yeux de Merleau-Ponty. Ce dernier

²¹ « La psychanalyse et son enseignement », in *Parcours II*, op. cit., p. 212.

²² « L'œuvre et l'esprit de Freud », in *Parcours II*, op. cit., p. 279.

²³ « La psychanalyse et son enseignement », in *Parcours II*, op. cit., p. 211.

²⁴ Notamment dans *Les âges du monde*, tr. P. David, PUF, 1992.

²⁵ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 297.

veut se détacher de Husserl en refusant la *Sinngebung*²⁶, mais demeure phénoménologue en récusant tout autant une pensée qui ferait de l'originaire un hors-sens et qui pense que le sens d'une vie ne peut se déployer qu'en forclôturant hors de tout sens son origine. Ainsi s'explique, selon moi, la réticence toujours affirmée de Merleau-Ponty à l'égard de Lacan²⁷. Cette pensée merleau-pontienne nous invite alors à considérer que les expériences révélées par Freud ne sont pas celles d'un hors-sens originaire, mais la pensée de dimensions multiples de sens qui se motivent mutuellement. Le refoulé originaire est toujours porteur de sens, la scène originaire désormais invisible pour l'homme aux loups ne peut irradier sa vie, porter ses préférences sexuelles, enclencher ses plaisirs mais aussi ses terreurs que parce qu'elle est encore, en tant qu'elle l'a toujours été, pleine de sens. La pensée à l'œuvre dans la psychanalyse freudienne, révélée par la phénoménologie de Merleau-Ponty, est celle d'une multiplicité du sens toujours à l'œuvre.

Par le tourbillon Merleau-Ponty se détache de Husserl et se retourne contre sa pensée kosmothéorique du flux, d'une part en pensant une vie qui n'est pas la continuité d'actes séparés mais l'empiètement de vécus qui n'ont plus d'intériorité et d'autre part en considérant que cette vie est instituée depuis un passé pur qui ne cesse de rayonner et d'empiéter sur la vie présente. Toute vie est fondamentalement portée par le passé et non par le présent et ce passé est bien un passé pur qui n'est plus pensé sur le modèle du présent. Une vie est ainsi fondamentalement portée par une passivité. Si je suis ce que j'étais, je suis essentiellement passif ; et toute ma vie présente, pour active qu'elle soit, est fondamentalement passive. Si je suis ce qui s'est institué en moi lors des cinq premières années de mon existence et si, au niveau de mon Inconscient, j'ai encore cinq ans, ainsi qu'aimait à le déclarer Lacan²⁸, la passivité (dans sa pleine signifiante) est le sens de mon existence. Cette dimension, à la fois existentielle et ontologique, est révélée (instituée) par la psychanalyse freudienne. C'est avec elle, par elle, que Merleau-Ponty s'oppose à Husserl et se détache de lui car il considère que la psychanalyse donne des dimension de sens que l'idéalisme de la phénoménologie husserlienne ne peut aborder.

²⁶ Ibid.

²⁷ Elle est manifeste lorsque Merleau-Ponty peut dire dans « Langage et inconscient », in *Parcours II*, op. cit., p. 273-274 : « J'éprouve quelquefois un malaise à voir la catégorie du langage prendre toute la place » et encore : « L'ouverture à l'Être n'est pas linguistique, c'est dans la perception que je vois le lieu natal de la parole ». Soulignons qu'un rejet symétrique, est à l'œuvre chez Lacan notamment dans le texte « Maurice Merleau-Ponty », in *Autres Écrits*, Seuil, 2001, p. 175 à 183. Le dissensus Merleau-Ponty-Lacan réside, au-delà (ou plutôt en deçà) de la question du primat du langage, dans l'opposition (me semble-t-il fondamentalement irréductible) à propos du statut de l'originaire et du fondement. Est-il hors-sens ou relève-t-il du sens ? Une sphère de sens, close, n'est-elle possible que par au moins un élément qui lui fait exception et qui est donc hors-sens ? ou bien le champ du sens est-il un indéfini se déployant vers un horizon toujours ouvert ? Le sens est-il défini par un élément hors de lui ? ou bien le sens se donne-t-il dans une indétermination ? Cette antinomie, entre Lacan et Merleau-Ponty, est au fond celle qui sépare le logique (même remanié) et le phénoménologique.

²⁸ Lacan a pu dire : « Mon secret, c'est que j'ai cinq ans ». Propos relaté par Jean Allouch dans *Allô Lacan – Certainement pas*, EPEL, 1998.

Toutefois la *Note d'Avril 1960* montre très précisément que cette thématization de la psychanalyse est mise en place à partir de Baudelaire et surtout de Proust. Merleau-Ponty interprète Freud avec Proust et par Proust, de telle sorte qu'il pense Freud comme il pense Proust, c'est-à-dire non pas comme un philosophe à proprement parler, mais comme un écrivain, dont l'art possède des dimensions de pensée que le philosophe doit relever. Ainsi le programme selon lequel il s'agit « peut-être d'apprendre à lire Freud comme on lit un classique »²⁹ est rempli. Freud ne doit pas être pris à la lettre mais selon le sens qui apparaît dans l'expérience qu'il met en œuvre et qu'il pousse – même un simple lecteur (comme l'était Merleau-Ponty à propos de la psychanalyse) – à accomplir. La lecture de *À la Recherche du temps perdu* nous invite à une épreuve analogue.

Le *tourbillon*, institué par le *passé pur*, est en effet l'expérience proustienne par excellence, telle qu'elle est à l'œuvre tout au long de la *Recherche*, mais plus particulièrement à travers la figure récurrente des *aubépines*³⁰ à laquelle Merleau-Ponty se réfère explicitement dans cette *Note d'Avril 1960*³¹.

L'expérience des aubépines est thématized par Proust comme l'expérience d'un souvenir conscient, et même volontaire, il n'est pas semblable à la madeleine et au pavé mais n'en est pas moins l'expérience du rapport à un passé qui, disparu (et dont le narrateur sait la disparition), demeure tout de même – en tant que passé (et non en tant que souvenir secondaire, c'est-à-dire en tant qu'image de ce passé) – porteur de ma vie présente. On peut considérer le souvenir des fleurs comme un souvenir secondaire, comme l'image consciente d'un passé mais qui fait pressentir la dimension primaire de leur expérience : elles relèvent du passé pur qui, en tant que passé, n'est plus présent mais rayonne dans la vie présente du narrateur. Les aubépines ne sont plus là, et celles que le narrateur peut voir ou même sentir dans sa vie actuelle ne valent pas celles de Combray. Elles ne cessent pas pour autant d'irradier la vie présente, ne serait-ce qu'en révélant le contraste entre la fadeur de cette dernière et la richesse de l'enfance³². La vie s'est bien instituée de ce passé qui rayonne encore.

Dans cette *Note d'Avril 1960*, Merleau-Ponty, en se référant à un passage très précis de Proust, modifie les propos de l'écrivain. En effet, selon Merleau-Ponty, « les vraies aubépines sont les aubépines du passé »³³, alors que Proust écrit : « les fleurs qu'on me montre aujourd'hui pour la

²⁹ « L'œuvre et l'esprit de Freud », in *Parcours II*, op. cit., p. 282-283.

³⁰ Les aubépines apparaissent en effet plusieurs fois tout au long de *À la recherche du temps perdu*. Tout d'abord, et surtout, dans *Du côté de chez Swann* (éd. J. Milly ; G. F., 1987, p. 217-219, p. 245-252, p. 254, p. 298-300), mais aussi dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, II^e Partie (éd. J. Milly, G. F., p. 319-320). Les épisodes des aubépines sont déjà ébauchés dans *Jean Santeuil* (éd. P. Clarac, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1971, p. 280, p. 333-336). Les aubépines sont en fait très souvent liées à d'autres fleurs (lilas, camélias, nymphéas, etc.) ; l'expérience qu'elles mettent en jeu (la révélation d'un passé instituant et du tourbillon) est, plus généralement, celle des fleurs.

³¹ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 296. Ajoutons que la référence à ces mêmes passages est déjà présente dans les « Notes de lecture » sur Proust pour le *Cours de 1954-1955* consacré à la passivité, in *L'institution. La passivité*, op. cit., p. 271 à 278.

³² *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 299 ; *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, II, p. 320.

³³ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 296.

première fois ne me semblent pas de vraies fleurs »³⁴. En transformant toutes les fleurs de l'enfance à Combray en aubépines qui sont seulement incluses en elles dans le propos proustien, c'est comme si un empiètement s'était produit dans l'élaboration philosophique de Merleau-Ponty, comme si la lecture des textes proustiens, instituant, pénétrait la pensée du philosophe pour être restituée avec une déformation et sans être dupliquée à l'identique³⁵. Au-delà de l'éventuelle négligence, il faut comprendre cette transformation comme la marque d'une authentique institution dans laquelle l'institué ne rayonne qu'à travers sa propre altération. Merleau-Ponty peut reprocher à Husserl que sa pensée de la conscience du passé n'est que celle de la duplication à l'identique du présent³⁶. Dans son propre geste de pensée Merleau-Ponty ne succombe pas à ce défaut et son acte de pensée se lie à un passé pour révéler qu'il habite le présent mais selon une transformation, une altération. La pensée même de Merleau-Ponty tourbillonne, dans son rapport à Proust et continuera de le faire en interprétant Freud.

Que l'expérience proustienne ne soit pas celle des aubépines, mais celle de plusieurs types de fleurs, est riche de sens. Il est vrai que Proust insiste sur les aubépines, mais bien pour les relier à d'autres fleurs qui sont aussi bien du côté de *Méséglise* que du côté de *Guermantes*³⁷. Les aubépines sont liées aux lilas dans les promenades proches de la maison familiale, mais doivent être reliées aux nymphéas et à d'autres fleurs d'eau lorsque la promenade, apparemment plus lointaine, va du côté du domaine princier. L'institution du passé est celle de cette relation entre les différentes fleurs. Les aubépines surgissent, s'instituent, en relation à l'autel de l'Église car leurs « branches » se mêlent à ses « flambeaux » et à ses « vases sacrés »³⁸. Et cette expérience instituant est aussi celle de la relation des aubépines au « mois de Marie »³⁹, au point que, lorsque le narrateur (bien plus tard dans sa vie) revoit les aubépines, mais après le printemps et lorsque désormais seulement « flottait une atmosphère d'anciens mois de Marie »⁴⁰, il n'éprouve plus que tristesse et désolation. Si tel est le cas c'est bien parce que les aubépines – lors de leur deuxième apparition originelle, qui a renforcé l'impression de leur première expérience dans l'Église au mois de Mai – sont reliées au souvenir de la première apparition fugitive de Gilberte lors d'une promenade⁴¹. La première vision des aubépines – celle qui a fait que le narrateur a commencé de les aimer⁴² et qu'il les quittera avec un profond désarroi d'enfant⁴³ – était d'ailleurs liée à leur « odeur amère et douce d'amandes »⁴⁴ qui possède une indiscutable charge érotique.

L'expérience des aubépines est celle de la relation de leur apparition visuelle à d'autres apparitions odorantes et tendant au gustatif et même au

³⁴ *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 299.

³⁵ On peut d'ailleurs préciser qu'à la modification sémantique s'ajoute une modification syntaxique et logique, car la négation de la phrase de Proust est entendue comme une affirmation par Merleau-Ponty.

³⁶ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 297.

³⁷ *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 298

³⁸ *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 217.

³⁹ Ibid.

⁴⁰ *À l'ombre des jeunes filles en fleurs, II^e Partie*, op. cit., p. 320.

⁴¹ *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 249-250.

⁴² *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 217.

⁴³ *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 254.

⁴⁴ *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 219.

tactile. L'institution n'est pas l'épreuve d'une unité mais bien celle d'un rapport, d'une relation, originellement multiple. Au fond l'institution est elle-même tourbillon. Si un tourbillon résulte d'elle, si l'expérience des fleurs (aubépines, lilas, nymphéas, etc.) irradiera la vie future, si les pommiers rencontrés plus tard⁴⁵ ou même les poiriers en fleurs – lorsque le narrateur ira chercher Rachel en compagnie de Saint-Loup⁴⁶ – seront une expérience de profonde émotion, c'est parce que le narrateur garde en lui, comme un « gisement profond »⁴⁷, le passé originaire des expériences fondamentalement relationnelles des fleurs de Combray. Le tourbillon du présent est institué par un passé qui fut lui-même tourbillon, et dont la dimension tourbillonnante est instituante. Si la dimension instituante est pleine de sens, c'est parce qu'elle est elle-même tourbillon. Le tourbillon, en tant que lien et relation, est sens, et son institution, dans un champ de pensée phénoménologique, est elle-même sens. Elle ne peut alors qu'être tourbillon. Il en va de même pour les dimensions révélées par la psychanalyse. Si la vie de l'homme aux loups tourbillonne, si le papillon aux raies jaunes l'effraie mais en même temps l'attire dans son rapport à la poire et à Groucha, c'est parce qu'il manifeste, selon une dissimulation empiétante, la scène originaire, elle-même composée d'une multiplicité d'expériences dans lesquelles se mêlent, mais donc se relie, des apparitions visuelles, sonores, et des affects de fascination mais aussi de répulsion qui, dans leur opposition et leur contraste, n'en sont pas moins dans une relation⁴⁸. Bref, la scène originaire est tourbillon. Et si elle est l'origine du sens (au moins celui de la vie de l'homme aux loups) c'est en tant – il faut le répéter – qu'elle est elle-même sens.

Éclairée par les textes proustiens, la psychanalyse est interprétable comme une thématization indirecte de la relation, possédant une dimension archi-sensible. Avec la psychanalyse on est dans un champ sensible de la relation. L'Inconscient est expérience archi-sensible.

Ceci me paraît pouvoir éclairer certaines dimensions de la vie onirique elle-même chez Freud, mais sur lesquelles l'inventeur de la psychanalyse n'a pourtant pas beaucoup insisté. Dans *L'interprétation des rêves* Freud souligne le caractère le plus souvent laconique et même apparemment insignifiant des images du rêve qui se caractériserait ainsi par une pauvreté. Cependant Freud peut aussi révéler des dimensions beaucoup plus riches de la vie onirique, notamment lorsque, relatant un de ses propres rêves, il insiste sur l'intensité des couleurs qui y sont en jeu et sur l'émotion qu'elles peuvent susciter chez le rêveur lui-même⁴⁹. En deçà de sa dimension signifiante et de rébus, la vie onirique possède une couche archi-hylétique. L'expérience du rêve, qui peut être dé-réalisante, n'en manifeste pas moins un contact réel et originaire aux choses et au monde. Ce contact n'est en rien

⁴⁵ *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 299.

⁴⁶ *Le côté de Guermantes, I*, éd. J. Milly, G. F., 1987, p. 235-236.

⁴⁷ *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 298.

⁴⁸ « L'homme aux loups », in *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 292-298.

⁴⁹ Ainsi Freud peut écrire : « J'ai mentionné un rêve au cours duquel la couleur bleu sombre de l'eau, le brun de la fumée sortant de la cheminée d'un bateau et le brun ou rouge foncé des bâtiments que je voyais firent sur moi une impression profonde et durable », in *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 465.

l'œuvre d'actes objectivants, mais bien celui d'un rapport anté-prédicatif au monde. Avec la pensée du tourbillon, Merleau-Ponty confère au processus primaire sa dimension philosophique. Les empiètements en simultanéité d'images, d'affects, sont la structure dynamique du processus primaire, notamment dans la vie onirique ; mais une telle dimension est celle d'un *contact originaire*, purement sensible, au monde. Ce contact se déploie dans la vie onirique, se prolonge en elle ainsi que dans toute forme de vie. Il est le fait d'un dedans toujours ouvert au dehors, d'un dehors pénétrant toujours le dedans d'une intériorité subjective toujours originairement ouverte au dehors du monde. Le contact est réversibilité du dedans et du dehors car aussi bien le dehors que le dedans sont en contact mutuel, de telle sorte qu'il y a perpétuation du tourbillon pour une vie, jusque dans la promiscuité intersubjective des différentes vies. Le tourbillon, en tant que sens de la réversibilité du dedans et du dehors dans leur contact, est le sens même d'une vie archi-sensible en contact avec le monde et qui prolonge ce contact⁵⁰. Cette dimension est le sens le plus essentiel de la psychanalyse freudienne.

Ce contact, tourbillonnant dans le prolongement d'une vie, a son institution qui est elle-même tourbillon. Cette dimension de la psychanalyse est révélée par Merleau-Ponty à partir de Proust, et notamment du passage qui clôturé la première partie de *Du côté de chez Swann*. Or, dans ce dernier, Proust parle explicitement d'une *foi perceptive*⁵¹. Le rapport originaire est celui d'une croyance aux choses qui est une ouverture impressionnelle à elles et qui porte toute l'expérience future au point de lui interdire d'être une authentique épreuve de la présence. L'impression originairement instituante, comme événementialité archaïque, est un contact impliquant la réversibilité du dedans et du dehors. Elle est donc tourbillonnante et ne peut ainsi qu'instituer un tourbillon dans lequel l'institution ne peut avoir sens que comme un avoir-été, s'altérant dans le présent et altérant celui-ci comme présence. Il faut entendre les expériences révélées par la psychanalyse d'une façon analogue. La scène originaire, instituante de la vie de l'homme aux loups, est pour lui une adhésion au monde, un contact originaire de son intériorité à l'extériorité d'une situation, qui l'envahit. Toute sa vie ne fera que restituer ce contact dans des altérations. Si l'Inconscient est le sens de notre expérience originaire, il ne peut être qu'une adhésion au monde, un rapport aux choses. Le fond de l'Inconscient est expérience d'un contact, qui s'altère au point parfois de se détourner de lui-même dans certaines formes pathologiques d'existence, mais qui reste originairement contact. Le névrosé perd le contact aux choses, au monde, mais cette perte est une forme du contact, instituée par l'événementialité du contact originaire. Celui-ci étant tourbillonnant, il ne peut que s'altérer jusqu'à éventuellement *quasiment* se

⁵⁰ « Vivre, pour un homme, n'est pas seulement imposer perpétuellement des significations, mais continuer un tourbillon d'expériences qui s'est formé, avec notre naissance, au point de contact du *dehors* et de celui qui est appelé à le vivre », in *Résumés de cours*, op. cit., p. 67.

⁵¹ *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 299. Il convient ici de citer plus précisément le passage : « C'est parce que je croyais aux choses, aux êtres, tandis que je les parcourais, que les choses, les êtres qu'ils m'ont fait connaître, sont les seuls que je prenne encore au sérieux et qui me donnent encore de la joie. Soit que la foi qui crée soit tarie en moi, soit que la réalité ne se forme que dans la mémoire, les fleurs qu'on me montre aujourd'hui pour la première fois ne me semblent pas de vraies fleurs ».

perdre mais pour demeurer, en tant que contact perdu, encore contact. Le fond de l'expérience, pour la psychanalyse elle-même, est contact. Sur ce point Freud et Proust se rejoignent et il s'agit bien pour Merleau-Ponty d'interpréter Freud à partir de Proust.

Toutefois le rapprochement de ces deux *classiques* conduit aussi à souligner leurs différences. Les sens de l'institution, du tourbillon, de l'épreuve originellement sensible qu'ils mettent tous deux en œuvre, présentent aussi des divergences.

Avec Proust, ainsi que le souligne Merleau-Ponty⁵², l'événementialité instituante est oubliée à son avènement même. Cet oubli consiste en une projection hors de soi dans les choses. Il suffira alors que, dans la vie présente, survienne une nouvelle perception de la même chose pour que surgisse le souvenir⁵³. Ainsi il faut affirmer que l'oubli est *la* condition de la mémoire. Ce processus rend compte explicitement du souvenir aléatoire et involontaire, mais aussi de toute expérience de la mémoire car il peut également expliquer le contraste entre l'intensité de l'expérience du passé et la fadeur du présent qui n'a de sens qu'à renvoyer à la première expérience. Aux yeux de Merleau-Ponty, que l'oubli, par projection hors de soi, soit la condition de la mémoire par la médiation d'une perception est le sens culminant du tourbillon en tant qu'il est « spatialisant-temporalisant »⁵⁴. Le tourbillon n'est pas la seule forme de la temporalité des vécus, mais celle d'une vie qui est simultanément et réversiblement temporalisation et spatialisation, dans laquelle temporalisation et spatialisation se fondent mutuellement. L'intériorité temporelle d'une impression est spatialisée par projection pour être ensuite introjectée pour une nouvelle temporalisation. Cette dernière, qui sera le souvenir proprement dit, aura une dimension spatiale et c'est pourquoi le passé originnaire qu'elle restitue se donne, en référence au poème de Baudelaire *Moesta et errabunda*, comme « plus loin que l'Inde et que la Chine »⁵⁵. Temps et espace s'entrepénètrent selon la forme ontologique de la réversibilité, de l'entrelacs et du chiasme. Le tourbillon est l'inscription dans la vie corporante de cette structure ontologique dynamique.

On peut toutefois se demander si l'expérience proustienne n'a pas une condition de possibilité noétique, que Merleau-Ponty, dans le cadre propre de sa pensée ne peut ni ne veut intégrer. En effet n'y a-t-il pas, dans cette projection-introjection de l'expérience originnaire, un recouvrement, au sens

⁵² *L'institution. La passivité*, op. cit., p. 271 à 278.

⁵³ Merleau-Ponty, dans ses analyses de Proust (ibid.), cite plusieurs passages de la *Recherche* établissant ce processus. Il faut en ajouter un autre, plus emblématique encore : « Chaque jour j'accorde moins de prix à l'intelligence. Chaque jour je sens mieux que ce n'est pas dans sa zone de lumière que l'écrivain peut évoquer ces impressions passées qui sont la matière de l'art. Elle ne peut rien nous en rendre. C'est que, aussitôt morte, chaque heure de notre vie est allée, comme les âmes dans une croyance antique, s'incarner dans quelque objet, dans quelque parcelle de matière, et y restera captive jusqu'à ce que nous rencontrions l'objet. Alors elle est délivrée... », in *Contre Sainte Beuve*, éd. P. Clarac, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1971, p. 216-217.

⁵⁴ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 298.

⁵⁵ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 296.

où Husserl lui-même pouvait le penser⁵⁶ ? Ne faut-il pas considérer que l'ego, même dans l'oubli, garde en lui la même visée noétique des fleurs ou de la madeleine ou encore du pavé ? Le surgissement de la nouvelle expérience n'est alors rien d'autre que le nouvel investissement de cette même visée noétique qui est permanente dans les vécus de la subjectivité et qui fait la permanence de l'expérience du monde au-delà des changements d'humeur ou même de l'oubli. Le recouvrement d'un matériau sensible par la visée noétique n'advient pas, avec Proust, dans la continuité des vécus, mais il advient quand même comme condition nécessaire et fondatrice de toute reconnaissance. Les fleurs présentes se distinguent des fleurs passées par leur qualité temporelle, par leur moindre intensité, mais ce sont bien les *mêmes* fleurs que seule une visée noétique peut constituer. Au fond il y a, me semble-t-il, une dimension inévacuablement objectivante de l'expérience mise à jour par Proust.

Selon Merleau-Ponty Freud doit être lu avec Proust, par Proust, et la *spatialisation-temporalisation* est aussi à l'œuvre chez lui. Le sujet de l'Inconscient projette et introjecte – selon le tourbillon – des expériences, ce qui revient à dire qu'il retrouve des identités chosiques. Or il me paraît impossible d'interpréter, jusqu'au bout, Freud de la sorte. En effet il n'y a pas, notamment dans la vie de l'homme aux loups, de projection hors de soi d'une expérience qui serait pas la suite retrouvée. Il y a bien oubli, mais qu'il faut entendre comme une absentification complète. La scène originaire a disparu en tant que contenu d'images. L'objet vu qu'elle a été n'est plus donné et n'est plus reconnaissable, et aucun recouvrement ne se réalisera pour elle. Aucune synthèse de recognition n'est à l'œuvre et la chose (au sens husserlien) s'est perdue dans son identité chosique. Bref, il n'y a plus d'acte objectivant. La vie de l'Inconscient est cette perte de l'objectivation. Cette absentification n'est pas une annihilation car elle fait sens comme absence, mais l'objet ne se donnera plus et tel est le sens *mythique*⁵⁷ du passé de l'Inconscient.

Le désastre de l'objectivation et l'impossibilisation de la synthèse ne sont pourtant pas, avec Freud, l'annihilation de la subjectivité. Une dimension fait le lien, en deçà de la perte de la synthèse objectivante. L'affect, ou plutôt le nœud d'affects qui a envahi le sujet lors de l'institution de la scène originaire, demeure. Il pourra alors s'investir sur à peu près n'importe quel objet que le sujet rencontrera (et pour le coup reconnaîtra noétiquement) dans son expérience. Le passé originaire est ici exclusivement celui de l'affectivité qui a été et qui irradie les expériences les plus diverses faisant qu'elles ont un lien dans leur diversité même. Ce n'est pas l'objectivité d'une vie noétique, mais une affectivité pure qui est motivante des actes noétiques eux-mêmes. L'affect colore un acte perceptif objectivant mais aussi le porte et fait que c'est lui plutôt qu'un autre qui advient dans la vie du sujet. Il est alors possible de considérer qu'avec Proust les expériences affectives sont fondées par un acte objectivant et il faut affirmer qu'avec Freud c'est l'affect qui porte toute visée noétique et tout recouvrement. Si l'homme aux loups est attentif aux papillons et l'a été aux formes de Grouscha, s'il a, tout au long de sa vie, *choisi* ces objets, c'est par la vie

⁵⁶ Notamment dans le Chapitre III, de la *Sixième Recherche logique*, tr. H. Elie, A. Kelkel, R. Schérer, PUF, 1974, p. 84 à 127.

⁵⁷ *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 296.

affective qui, passée, manifeste sa présence et commande toute expérience du présent. On est ici dans la simultanéité du tourbillon dans laquelle les vécus purement internes et non objectivants que sont les affects pénètrent et imprègnent tous nos actes objectivants. Toutefois, le tourbillon n'est pas, avec Freud, essentiellement « spatialisant-temporalisant », mais plus exclusivement temporalisant car c'est au niveau des vécus dans leur intériorité qu'il est opérant. Un tourbillon, forme temporelle des vécus, motive la perception spatialisante. Les affects sont issus du contact et donc du rapport au monde, et par là-même d'une articulation temporalisante-spatialisante, ils n'en possèdent pas moins une intériorité dont la forme, tourbillonnante et non fluente, est nécessairement et essentiellement subjective et donc temporelle. Ce tourbillon essentiellement temporel, non imprégné des actes objectivants mais les motivant tous, n'est-il pas la forme la plus pure du tourbillon ? C'est en tous cas dans la psychanalyse freudienne qu'on la trouve authentiquement.

S'il s'est agi, tout au long de cette *Note de travail d'Avril 1960* de s'expliquer avec Husserl pour refonder la phénoménologie en s'instituant sur Freud interprété à partir de Proust, il apparaît en ultime instance une divergence entre Freud et Proust telle qu'il faut en conclure, ainsi que l'a toujours affirmé Merleau-Ponty, que c'est aussi dans la psychanalyse que la phénoménologie peut trouver son bien.